

PAWEŁ MATYASZEWSKI

LA DIMENSION PEDAGOGIQUE DE *PAUL ET VIRGINIE*  
DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

*Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, l'un des plus célèbres romans français de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, a depuis toujours attiré l'attention de ses lecteurs et de ses interprètes. Dès sa publication en 1788, le texte a vite séduit le public français, voire européen, ainsi qu'il a incité à de multiples réflexions à son sujet<sup>1</sup>. On peut constater que cette situation continue jusqu'à aujourd'hui, de sorte que le grand nombre de travaux et d'analyses critiques que l'on consacre toujours à ce court roman prouve qu'il est encore possible de découvrir et d'explorer de nouvelles voies dans la réflexion sur l'écriture romanesque de Bernardin de Saint-Pierre<sup>2</sup>.

Il existe aujourd'hui de nombreuses interprétations de *Paul et Virginie*. Le qualificatif le plus répandu à son sujet est, à l'évidence, celui de *pastorale*; cette étiquette se justifie d'autant plus qu'elle a été employée par Bernardin

---

Dr hab. Paweł MATYASZEWSKI – kierownik Katedry Literatur Romańskich w Instytucie Filologii Romańskiej KUL; adres do korespondencji: 20-607 Lublin, ul. Rymwida 4/56; e-mail: pawelm@kul.lublin.pl

<sup>1</sup> Dans le Préambule qu'il ajoute en 1803 à une nouvelle et somptueuse édition, par souscription, de *Paul et Virginie*, Bernardin de Saint-Pierre avoue: «La réputation de cette pastorale s'étendit dans toute l'Europe. J'en ai deux traductions anglaises, une italienne, une allemande, une hollandaise, et une polonaise; on m'a promis de m'en envoyer une russe et une espagnole. Elle est devenue classique en Angleterre». Voir: BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Paul et Virginie*, chronologie et préface par Robert MAUZI, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 28.

<sup>2</sup> Il est impossible d'énumérer ici tous les travaux importants que l'on a consacrés, depuis plus de deux siècles, au roman de Bernardin de Saint-Pierre. Une liste bibliographique est proposée à la fin de cette étude, mais elle est loin de prétendre être exhaustive.

de Saint-Pierre lui-même<sup>3</sup>. Également: *roman exotique*; on est habitué à y voir un véritable hymne en faveur de l'harmonie parfaite entre l'homme et la nature, à admirer la beauté et la richesse des descriptions, enfin à s'enthousiasmer pour l'exotisme de la nature tropicale<sup>4</sup>. Le texte de Bernardin de Saint-Pierre s'apparente aussi à un *conte moral* destiné à souligner, tout comme le fait dans son œuvre son maître à penser et ami – Jean-Jacques Rousseau<sup>5</sup>, les charmes de la vie champêtre contre les périls de la civilisation, afin de vanter la vertu de la nature contre la dépravation de l'homme civilisé<sup>6</sup> et même, pour certains, de proposer la thèse mystique de la perfection harmonieuse de l'ordre providentiel<sup>7</sup>. Il n'est pas étonnant que d'aucuns considèrent ce romancier comme un précurseur du romantisme qui annonce une nouvelle philosophie et une nouvelle esthétique<sup>8</sup>. Enfin, n'oublions pas l'essentiel: *Paul et Virginie* est un roman et, *a fortiori*, une histoire d'amour, où les sentiments des deux jeunes personnages jouent un rôle capital, où s'entrecroisent les thèmes éternels de la passion et de la mort, et qu'Henri Coulet, conscient du caractère spécifique du texte de Bernardin de Saint-Pierre, a parfaitement bien qualifié de *roman poétique*<sup>9</sup>.

Il faut ajouter que toutes ces définitions, aussi justes et intéressantes soient-elles, ont éclipsé une autre dimension de ce texte, qui, non moins importante, pointe bel et bien dans le roman. Si nous sommes tout à fait

<sup>3</sup> Voir: BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Paul et Virginie*, Préambule, pp. 28 et 29. Voir aussi à ce propos la très intéressante étude de Jean FABRE, *Paul et Virginie, pastorale*, dans: *Lumières et Romantisme*, Paris, Klincksieck, 1963.

<sup>4</sup> Pour Jeanne et Michel Charpentier, Bernardin de Saint-Pierre serait même le créateur du roman exotique dans l'histoire de la littérature française. Voir: *Littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle*, textes et documents par Michel et Jeanne CHARPENTIER, Paris, Editions Nathan, 1987, coll. Henri Mittérand, p. 342.

<sup>5</sup> Alexander Minski n'hésite pas à qualifier Bernardin de Saint-Pierre de « disciple » de Rousseau (voir: Alexander MINSKI, *Le Prérromantisme*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 99). La comparaison, voire la juxtaposition des noms de Bernardin de Saint-Pierre et de Jean-Jacques Rousseau est presque inévitable, de sorte qu'elle est devenue aujourd'hui un véritable cliché. Sans vouloir pourtant proposer une étude comparative, nous évoquerons parfois le nom et l'œuvre de Rousseau à chaque fois où cette comparaison nous paraîtra nécessaire, voire impérative.

<sup>6</sup> MAUZI, *op.cit.*, p. 11.

<sup>7</sup> *Literatura francuska*, red. Antoine Adam, Georges Lerminier, Edouard Morot-Sir, t. II, Warszawa, PWN, 1980, pp. 25-26.

<sup>8</sup> Cf. J.-N. WARE, *The Vocabulary of Bernardin de Saint-Pierre and its relations to the French Romantic School*, Baltimore, Hopkins, 1927; *Littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle*, sous la dir. de Michel Delon et Pierre Malandain, Paris, P.U.F., 1996, pp. 400-402.

<sup>9</sup> Henri COULET, *Le roman jusqu'à la Révolution*, t. I, Paris, Librairie Armand Colin, 1967, p. 458.

d'accord avec les suggestions de Jean-Michel Racault, selon qui le texte de Bernardin de Saint-Pierre se prête toujours à de nouvelles possibilités de relecture et d'interprétations<sup>10</sup>, nous prétendons en effet en proposer une. Il s'agit du message pédagogique de ce texte qui, à notre sens, fait de *Paul et Virginie* un ouvrage à caractère didactique<sup>11</sup>. Il faut avouer que déchiffrer un tel message n'est pas facile au premier abord, car non seulement cette dimension n'a pas été exprimée dans le roman de manière explicite mais, qui pis est, elle paraît difficilement compatible avec la philosophie du récit, où l'hymne à la nature fait penser très peu, ou guère, à l'idée de pédagogie qui, de par sa définition, se veut un phénomène propre à la propagation de la civilisation<sup>12</sup>.

Il convient alors de percer à jour cette dimension à travers la fiction romanesque que nous propose Bernardin de Saint-Pierre, ce qui demande sans doute une lecture attentive du récit. Loin d'être un traité pédagogique dans le style d'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau, le roman évoque plutôt *La Nouvelle Héloïse* où, derrière la fiction, apparaissent plusieurs idées et principes, parmi lesquels on retrouve facilement l'écho des leçons didactiques que donne, chez Rousseau, le précepteur à Emile. Dans le texte de Bernardin de Saint-Pierre également, à travers son projet de « mettre en évidence plusieurs grandes vérités »<sup>13</sup>, sourd l'intention de présenter le fruit de ses propres réflexions sur l'éducation que – à la différence de Jean-Jacques

---

<sup>10</sup> *Etudes sur Paul et Virginie et l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre*, textes réunis et préfacés par Jean-Michel Racault, Publication de l'Université de la Réunion-Paris, Didier, 1986, introduction: *Propositions pour une relecture de Paul et Virginie*.

<sup>11</sup> Même s'il est vrai, comme le remarque Bernard Bray à propos du roman de Bernardin de Saint-Pierre que « cette valeur pédagogique a été tôt aperçue », et que lui-même consacre à cette question une étude fort intéressante, il ne l'est pas moins que la présentation des idées pédagogiques de l'auteur de *Paul et Virginie* considérées comme un système de pensée cohérent et, surtout, bien présent dans le roman, demande une nouvelle réflexion critique que notre étude a l'ambition de proposer au lecteur. Voir: Bernard BRAY, *Paul et Virginie, un texte variable à usages didactiques divers*, dans: *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, septembre/octobre 1989, numéro spécial: *Bernardin de Saint-Pierre*, pp. 856-878.

<sup>12</sup> Cette optique trompeuse conduit par exemple Alain Boissiroit à une constatation erronée que nous nous permettrons de mettre en doute, et selon laquelle « il est donc logique que, au temps du bonheur, Paul et Virginie ne reçoivent précisément pas d'éducation [...]. Ni instruction scientifique, ni formation morale ou religieuse; les deux enfants ne sont que spontanéité ». Voir: *Paul et Virginie, Parcours de lecture*, par Alain BOISSIROIT, Paris, Bertrand-Lacoste, 1988, pp. 83 et 84.

<sup>13</sup> *Paul et Virginie*, p. 177.

Rousseau – l’auteur de *Paul et Virginie* n’a pas exprimées ailleurs ni, surtout, sous forme d’un texte rigoureux et systématique<sup>14</sup>.

Cette intention didactique se laisse saisir avant tout dans la conception narrative du roman de Bernardin de Saint-Pierre. L’auteur se sert d’un procédé bien fréquent dans l’écriture romanesque du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui consiste à introduire une narration à double ou même à multiples voix (voir p.ex.: *Les Illustres Françaises* de Robert Challe, *Jacques le Fataliste* de Diderot, *Le Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki etc.). Dans la plupart des cas, dans ce qu’on appelle le « roman à tiroirs », le narrateur/auteur du texte rencontre sur son chemin une autre personne à qui, ensuite, il cède la place, c’est-à-dire la voix. Le *je* du premier narrateur est ainsi remplacé par le *je* du narrateur suivant, et ce procédé peut se répéter à plusieurs reprises, de sorte que les narrations s’emboîtent successivement l’une après l’autre. Il suffit de rappeler ici l’exemple d’une double narration que nous rencontrons dans *Manon Lescaut* de l’abbé Prévost, où le premier narrateur, c’est-à-dire le vrai, *homme de qualité*, rencontre le chevalier des Grieux, qui devient à son tour le narrateur de l’histoire de son amour passionné pour Manon.

Dans *Paul et Virginie*, nous avons affaire à la même proposition formelle. Le narrateur, un voyageur, un Européen, en qui nous pouvons reconnaître facilement Bernardin de Saint-Pierre lui-même et entendre l’écho de sa mission maritime dans l’Océan Indien entre 1768 et 1770<sup>15</sup>, rencontre lors de son voyage sur l’île de France « un homme déjà sur l’âge » dont les « cheveux étaient tout blancs, et sa physionomie noble et simple »<sup>16</sup>. Celui-ci reprend et, à vrai dire, monopolise la narration presque entièrement, sauf une petite pause juste au milieu du roman et excepté la toute dernière phrase du

<sup>14</sup> Le seul texte que, à notre connaissance, Bernardin de Saint-Pierre ait consacré entièrement au problème de l’éducation est son *Discours sur l’éducation des femmes* de 1777, rédigé comme réponse au concours organisé par l’Académie de Besançon (voir: *Œuvres complètes de Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, Méquignon-Marvis, 1818, pp. 121-181). Nous nous référons à ce texte dans notre étude, tout en restant convaincu qu’il ne reflète qu’une partie de l’idéal pédagogique de l’auteur de *Paul et Virginie*. Il convient aussi de rappeler ici que Bernardin de Saint-Pierre connaît, dans sa vie, une expérience de pédagogue lorsque, en 1794, il est nommé professeur de morale républicaine à l’École Normale Supérieure qui vient d’être créée. En 1795, il devient également membre de l’Institut, fonction qu’il gardera sous l’Empire jusqu’à sa mort.

<sup>15</sup> De ce voyage, Bernardin de Saint-Pierre laisse un excellent récit intitulé *Voyage à l’île de France*, publié en 1773, et qui constitue à la fois l’une des plus pittoresques descriptions de la réalité coloniale de l’île de France et l’une des voix les plus violentes contre l’esclavagisme français. Voir: *Voyage à l’île de France*, introduction par Yves Benot, Paris, La Découverte/Maspero, 1983.

<sup>16</sup> *Paul et Virginie*, p. 82.

texte<sup>17</sup>, de sorte qu'il devient le véritable auteur du récit et que le lecteur oublie vite la présence du premier narrateur<sup>18</sup>.

Ce procédé formel acquiert pourtant chez Bernardin de Saint-Pierre une importance foncière, lorsque nous découvrons au fil de la narration que derrière la figure de cet homme âgé, habillé «suivant la coutume des anciens habitants, en petite veste et en long caleçon»<sup>19</sup>, se cache non seulement le narrateur qui raconte l'histoire dont il a été à la fois observateur et témoin. Nous nous rendons compte qu'à l'intérieur de cette histoire le vieillard se révèle tout à la fois ami et conseiller de Paul et de Virginie, qui, ce qui est capital, joue en même temps le rôle de leur précepteur et tuteur. C'est lui qui, dans l'histoire qu'il raconte et à laquelle il est directement mêlé, se charge, en ami, lors des visites qu'il rend aux deux familles, de veiller à l'éducation des enfants de Madame de la Tour et de Margueritte. Il est donc révélateur de remarquer que la fonction du vrai narrateur a été dévolue dans ce roman à la personne qui, en réalité, joue un rôle d'instituteur.

Cela n'est pas sans rapport avec la dimension narratologique du roman, c'est-à-dire avec la manière dont l'auteur raconte son histoire. Autrement dit, la narration reste toute imprégnée de remarques à caractère didactique, ce qui fait que la description de l'intrigue et le développement narratif s'entremêlent ici avec des réflexions d'ordre pédagogique. La fiction rejoint alors un projet didactique qui transcende les dimensions purement romanesques. Le vieillard traduit l'histoire qu'il raconte en une suite de leçons, de sorte qu'il produit un véritable enseignement. Ainsi donc, si Bernardin de Saint-Pierre réalise l'idéal romanesque des Lumières, selon lequel le texte doit tout autant plaire qu'instruire, susciter le plaisir de la lecture tout en moralisant, cet idéal acquiert avant tout chez lui, outre sa portée philosophique indéniable, une valeur pédagogique. «Les images du bonheur nous plaisent, mais celles du malheur nous instruisent»<sup>20</sup>, confesse-t-il, de sorte que l'auteur prétend, avant tout, sensibiliser le lecteur au problème de l'éducation, entendu comme fondement de la vie de tout homme.

Cette fonction est encore davantage soulignée dans le roman par le fait que nous assistons aux aventures, c'est-à-dire à l'éducation de Paul et de Virginie dès leur naissance jusqu'à l'âge de maturité. Nous suivons donc les étapes successives de leur jeunesse, à commencer par les premiers moments

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, pp. 128 et 175.

<sup>18</sup> Cf. à ce sujet: BRAY, *op. cit.*, pp. 857-858.

<sup>19</sup> *Paul et Virginie*, p. 82.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 128.

de leur existence jusqu'à l'achèvement de leur formation, à la fois physique et morale. Ce fait semble posséder une double importance. Tout d'abord, nous assistons à l'ensemble du processus pédagogique, et pas seulement à l'une ou l'autre de ses phases. En dépit du caractère discontinu de la description de ce processus, nous pouvons tout de même en saisir les principes essentiels, comprendre ses lignes et idées générales. Ensuite, la rétrospective que nous propose la narration permet de considérer l'éducation de Paul et de Virginie comme un phénomène non seulement profondément réfléchi, mais aussi, ce qui est capital, accompli dans le temps. Une telle optique renforce considérablement le caractère empirique des préceptes didactiques proposés; puisque le roman donne l'impression de présenter un projet didactique réalisé et accompli, l'écrivain tente ainsi de mettre en relief la véracité et, surtout, le réalisme de ses conceptions. L'auteur souligne la dimension pragmatique de l'idéal pédagogique suggéré, au point de vouloir nous dire qu'il s'agit aussi bien d'une théorie que d'une pratique didactique rigoureuse, dont les principes ont été vérifiés et démontrés, car soumis à une série d'expériences concrètes<sup>21</sup>.

Nous avons évoqué ci-dessus le personnage du narrateur-précepteur. Il serait pourtant erroné de croire qu'il est le seul tuteur dans le roman, car ce serait oublier ou ignorer le rôle central des deux personnages que sont les mères, Margueritte – mère de Paul, et Madame de la Tour – mère de Virginie. Comme nous allons le voir plus loin, outre leur fonction capitale pour le récit même, leur rôle dans l'éducation de leurs enfants est aussi non négligeable. Dès lors, comment donc définir exactement leur fonction pédagogique dans le roman?; les deux mères ne doublent-elles pas la fonction didactique que joue dans le texte le vieillard-narrateur?

Tout porte à croire que la coexistence des précepteurs de sexes différents rejoint la conception pédagogique de Bernardin de Saint-Pierre, selon laquelle la fonction didactique devrait différer selon le sexe du précepteur. A la femme, voire à la mère, doit être confiée l'éducation primaire, fondamentale, quand l'enfant reste encore naturellement attachée à celle qui l'allaita et auprès de qui il passe des journées entières dans leur foyer domestique. L'objectif principal de cette éducation devrait être de prêcher la morale, véri-

---

<sup>21</sup> Cf.: «L'homme est le seul de tous les êtres sensibles, qui compose sa vie d'expériences continuelles. Les saisons, les événements, les passions, l'âge, l'opinion d'autrui, font varier ses principes et ses mœurs, depuis la naissance jusqu'à la mort. Ainsi toute la vie de l'homme n'est qu'une longue expérience». *Discours sur l'éducation des femmes*, p. 134.

table fondement de la vie et du bonheur de l'être humain, sur lequel celui-ci bâtit sa vie et celle de ses concitoyens.<sup>22</sup>

Une lecture attentive du roman permet de constater que Madame de la Tour et Margueritte se chargent entièrement de cette éducation première de leurs enfants. Bien entendu, on pourrait constater que cette fonction résulte tout simplement de la conception du roman même, c'est-à-dire de leur situation des femmes abandonnées que le destin jette sur l'Île de France. Néanmoins, le fait que les mères s'occupent avec tant de dévouement de leurs enfants vient aussi bien de l'intrigue du roman que de la conception pédagogique de son auteur. Celui-ci tient par là à démontrer dans quelle mesure le rôle des mères est prépondérant dans les premières étapes de l'éducation des enfants. Ce sont elles qui dispensent l'éducation morale de Paul et de Virginie, leur révèlent les devoirs de la vie, leur montrent les qualités du cœur, de l'honnêteté, de la vertu. Ce sont elles encore qui leur enseignent le sens du travail domestique, les leçons de l'Évangile, le devoir de solidarité avec autrui.

Il faut constater que cette fonction est essentiellement pratique et que son but est de garantir à leurs enfants la base morale de la vie. Il serait utile de rappeler ici que ce sont les mères qui donnent à leurs enfants les prénoms de Paul et de Virginie. Si l'on perçoit la signification de ces prénoms comme invitation à la vertu, il est révélateur que les prénoms ont été choisis par les mères elles-mêmes<sup>23</sup>. Dans le Préambule de son roman, Bernardin de Saint-Pierre consacre d'importants fragments à la question du rôle des femmes dans la vie de la civilisation humaine en général, parmi lesquels on peut trouver aussi un véritable hymne à la louange de leur fonction prépondérante dans le développement moral de l'être humain, voire dans son éducation en général: «Mères et nourrices de notre enfance, quel pouvoir vos charmes n'ajoutent-ils pas à vos vertus? Vous êtes les reines de nos opinions et de notre ordre moral [...]. Vous êtes les juges nés de tout ce qui est décent, gracieux, bon, juste, héroïque»<sup>24</sup>.

Il faut remarquer que Bernardin de Saint-Pierre assigne à l'homme une fonction pédagogique bien différente de celle que doit assumer la femme/mère. Le précepteur-narrateur cherche dans le roman à transmettre les vérités du savoir et de la science. C'est lui qui enseigne l'histoire et la

---

<sup>22</sup> «La première chose qu'une mère doit apprendre à sa fille, c'est la vertu [...]. La vertu est un effort fait sur nous-mêmes, pour le bien des hommes, dans la vue de plaire à Dieu seul». *Discours sur l'éducation des femmes*, p. 160.

<sup>23</sup> Cf. *Paul et Virginie*, p. 86.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 71.

géographie, fait entrer dans le monde de la civilisation antique, explique le sens des sentences latines, enfin invite à la lecture des livres. C'est donc à l'homme seul que, selon l'auteur de *Paul et Virginie*, appartient l'étape suivante de l'éducation, adressée à un enfant plus mur, capable de saisir les énigmes de la science. Contrairement à l'enseignement féminin, cette tâche ne concerne pas vraiment la morale et les fondements du côté pratique de la vie domestique, mais elle est la transmission des vérités concernant le monde, ses lois, ainsi que celles de la société.

Il est révélateur que cette éducation rest dans le roman strictement réservée à Paul. C'est à ce dernier que, dans le fameux entretien qui, inévitablement, fait penser à un dialogue de théâtre, le vieillard-précepteur livre ses réflexions sur la science, la société, la politique<sup>25</sup>. Il est à remarquer que, lorsqu'il grave, au dessus de la porte de la cabane ou sur l'écorce d'un tatarmaque, des sentences d'Horace et de Virgile, Virginie en manifeste un désintéressement total: «Mais Virginie n'approuvait point mon latin; elle disait que ce que j'avais mis au pied de sa girouette était trop long et trop savant»<sup>26</sup>. Quand Virginie séjourne à Paris, elle se plaint dans sa lettre: «Elle me mit en pension dans une grande abbaye auprès de Paris où j'ai des maîtres de toute espèce; ils m'enseignent, entre autres choses, l'histoire, la géographie, la grammaire, la mathématique, et à monter à cheval; mais j'ai de si faibles dispositions pour toutes ces sciences, que je ne profiterai pas beaucoup avec ces messieurs»<sup>27</sup>.

Si, à l'exemple des idées pédagogiques de Jean-Jacques Rousseau, la conception didactique de Bernardin de Saint-Pierre admet visiblement deux courants distincts, féminin et masculin<sup>28</sup>, on pourrait dire également que ces courants prennent aussi deux voies différentes, celle vers l'INTERIEUR et celle vers l'EXTERIEUR, et cela aussi bien par le sexe de l'enseignant que par celui de son élève. Tout comme le propose l'auteur d'*Emile*, la fille reçoit une autre formation pédagogique que le garçon, parce que l'éducation de Virginie a pour but la vie domestique future: «Bientôt tout ce qui regardait l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étaient toujours suivis des louanges et des

<sup>25</sup> *Ibid.*, pp. 141-153.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>28</sup> Cf. «Le caractère actif de l'homme et le caractère passif de la femme sont tous deux parfaits, et l'un n'est pas plus préférable à l'autre dans le grand ouvrage de la vie, que les pièces d'une charpente destinées à s'unir». *Discours sur l'éducation des femmes*, p. 160.

baisers de son frère »<sup>29</sup>. Son domaine à elle, c'est, tout comme la fonction de l'éducation féminine, l'intérieur, voire le foyer domestique, où elle reçoit et apprend plusieurs fonctions: dans cet ESPACE PRIVE qui lui est réservé, Virginie, à l'exemple de Sophie dans *Emile*, apprend à plaire à l'homme, à lui être utile, à devenir sa femme, à former avec lui un couple heureux, à élever ses enfants, donc sa formation pédagogique s'achève au moment où celle qui apprenait commence, de son côté, à enseigner elle-même. Ainsi est-il que, toujours à l'instar de Jean-Jacques Rousseau, l'enseignement destiné au garçon propose, tout au contraire, un savoir qui permet à l'homme de sortir de son foyer, de se diriger vers l'extérieur, un savoir qui ouvrira le futur homme au monde, à la vie sociale. Appuyé sur l'étude de l'univers et de ses lois, cet enseignement dépasse les limites restreintes du foyer domestique et pousse le garçon vers un ESPACE PUBLIC. Comme le souligne Bernardin de Saint-Pierre, dans sa vie sur l'Ile de France, Paul « méditait toujours quelque chose d'utile pour la société »<sup>30</sup>.

Or, en dépit de toutes ces différences qui surgissent dans le rôle qu'assigne Bernardin de Saint-Pierre à l'enseignant et à son élève selon leur sexe, tout le sens de la conception pédagogique est commun à tous et soumis à un seul et toujours le même message philosophique du roman. L'écrivain invente sur l'Ile de France un véritable paradis exotique, où le rythme de la vie de ses habitants se passe selon les lois naturelles de l'univers. L'île devient un vrai microcosme du bonheur, un Eldorado paradisiaque, un Eden tropical, l'espace du monde heureux, et l'auteur de *Paul et Virginie* tient en même temps à nous convaincre, et cela dans chaque page de son roman, que ce bonheur n'est possible que par la fidélité de tous à la nature<sup>31</sup>.

Tout porte à croire que Bernardin de Saint-Pierre ne veut pas seulement décrire ce bonheur, mais aussi donner les clés pour y arriver<sup>32</sup>. En magnifiant

<sup>29</sup> *Paul et Virginie*, p. 88.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>31</sup> Sur cette question, voir surtout la très intéressante étude de Marzena PEREK, *Czas i przestrzeń krain szczęśliwych w literaturze francuskiej XVIII wieku [Temps et espace des terres du bonheur dans la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle]*, dans: *Spotkania z dawną literaturą francuską*, red. Katarzyna Dybeł i Barbara Marczuk, Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, 2000, pp. 165-170.

<sup>32</sup> Il serait peut-être intéressant de se demander en ce lieu – sans vouloir nullement trancher la question –, dans quelle mesure Bernardin de Saint-Pierre, par cette quête du bonheur qui devient visiblement l'idée maîtresse de son roman, ne s'inscrit pas paradoxalement dans le débat universel qui traverse tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, où tous les philosophes se posent cette question fondamentale, à savoir comment rendre l'homme heureux, comment lui tracer la voie vers le bonheur. Sa proposition, opposée sans aucun doute à l'esprit éclairé du siècle, reprend pourtant

le bonheur et la joie qui découlent d'une vie conforme à l'harmonie de la nature, l'écrivain montre en même temps comment l'atteindre. Cette intention fait que son texte se traduit en un recueil de nombreuses vérités utiles, principes qu'il faut appliquer à la vie et, ce qui est capital, transmettre de génération en génération. La vie dans la nature exige un mode de vie bien précis, voire un comportement à suivre afin de devenir heureux. Bernardin de Saint-Pierre se veut donc un précepteur qui guide ses lecteurs et qui leur adresse un message didactique concret: comment élever ses enfants pour leur garantir un développement naturel harmonieux et, surtout, pour rendre leur existence la plus proche possible du bonheur.

Tout comme dans le modèle de l'éducation que propose avant lui, dans son *Emile*, Jean-Jacques Rousseau, la vie conforme à la nature commence selon l'auteur de *Paul et Virginie* dès les premiers jours de l'enfant<sup>33</sup>. Le rôle de la mère s'y révèle primordial, et cela de la manière la plus naturelle, donc la plus parfaite possible. Allaiter est aussi bien un acte naturel en soi qu'une expression symbolique du lien qui existe entre l'homme et les lois de la nature. Pour Bernardin de Saint-Pierre, le lait de la mère transmet la vie, étant par là un lien qui unit la femme à son enfant, et où se révèle pleinement le signe visible de la coexistence de l'être humain et la nature<sup>34</sup>.

Toutes les étapes suivantes du développement de Paul et de Virginie ne sont qu'une continuation, une réalisation logique et bien conséquente de cette coexistence. La croissance physique normale n'est possible que par le

---

le même thème, résulte entièrement de la même préoccupation philosophique. Voir sur cette question l'ouvrage classique de Robert MAUZI, *L'idée du bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1960.

<sup>33</sup> Cf. « L'éducation commence avec la naissance ». *Discours sur l'éducation des femmes*, p. 138.

<sup>34</sup> Il nous semble qu'il faudrait aussi déchiffrer ce rôle premier de la mère dans une autre optique, surtout après tout ce qui a été déjà dit plus haut sur la fonction et l'importance de la femme dans la conception pédagogique de Bernardin de Saint-Pierre. Ce dernier, en dépit de la valorisation évidente de l'homme, aussi bien dans ses fonctions pédagogiques que dans celles de la vie sociale, ne veut-il pas nous dire tout de même que la pédagogie ne serait pas possible sans l'effort primordial, donc fondamental de la femme? Autrement dit, l'écrivain ne privilégie-t-il pas, malgré tout, le rôle pédagogique de la femme par rapport à l'homme? Etant donné que, comme nous venons de le voir ci-dessus, c'est la morale qui est la base de toute l'éducation et que c'est la femme seule qui la transmet à son enfant, on pourrait en déduire logiquement, ne fût-ce que par la force du syllogisme, que, paradoxalement, la femme/mère l'emporte sur l'homme/père. Notre thèse paraît surprenante, voire même provocatrice, mais il semble que la lecture du *Discours sur l'éducation des femmes* de Bernardin de Saint-Pierre, texte cité déjà quelques fois ici, en dépit de nombreux accents « masculins » qu'il contient, d'ailleurs bien propres à l'esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle, permette pleinement de corroborer notre hypothèse.

lien du corps avec la nature. Ce processus permanent se manifeste le mieux dans la manière de se nourrir: leur nourriture ne se compose que de légumes et de fruits; elle ne contient surtout pas de viande<sup>35</sup>. Ce végétarisme a dans la conception pédagogique de Bernardin de Saint-Pierre une signification toute particulière. Dans cette symbiose qui unit l'homme à la nature, l'enfant apprend à la fois comment profiter des fruits de la nature, au sens propre et figuré de ce terme, ainsi qu'il s'oppose à ce que cette harmonie paradisiaque soit troublée, voire menacée par la chasse, acte de barbarie condamnable en soi, car opposé à la nature elle-même. Et, enfin, on ne peut pas oublier non plus que le végétarisme assure tout simplement, dans le roman, le développement physique et psychique normal et non perturbé de l'enfant: «Une nourriture saine et abondante développait rapidement les corps de ces deux jeunes gens», de sorte que «Paul, à l'âge de douze ans, [est] plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze»<sup>36</sup>.

Ensuite, la croissance physique de l'enfant est assurée par l'ensemble des activités apparemment insouciantes comme les jeux innocents, les balades ou les bains, activités consubstantielles de la vie naturelle. Il s'agit sans doute de favoriser l'épanouissement physique de l'enfant; c'est dans des conditions pareilles que son corps se développe le mieux et, surtout, selon le rythme naturel de la croissance. De plus, on lui apprend par là à prendre contact avec le monde où il vit, et à découvrir ainsi, par sa propre expérience, les énigmes de la nature.

Ce qui est révélateur, c'est que Bernardin de Saint-Pierre veut dire aussi, tout à fait l'instar de Jean-Jacques Rousseau, que c'est par l'observation et le travail de ses sens que l'enfant se développe le mieux. Ses idées naissent par ses sensations; il n'y a pas de meilleur mode de connaissance que l'observation directe. Cette conception est ainsi bien celle d'*Emile* et de *Paul et Virginie*: il faut préserver la liberté naturelle de l'enfant et la promouvoir; on doit laisser l'enfant se former lui-même par une série d'expériences naturelles, l'amener à s'instruire, voire à lui apprendre à apprendre. Le précepteur est un guide et non un érudit qui asservit l'élève par son savoir. Au lieu de modeler sa pensée, de lui donner des idées toutes faites, il convient de re-

---

<sup>35</sup> « Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres qui n'avaient coûté la vie à aucun animal! des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, d'attes, d'ananas, offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies, et les sucs les plus agréables ». *Paul et Virginie*, p. 105.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 100.

specter sa personnalité, de l'aider à formuler et à exprimer ses tendances et ses facultés naturelles.

On pourrait rappeler en ce lieu l'épisode où les deux enfants se perdent dans la forêt lorsqu'ils rentrent de la Rivière-noire<sup>37</sup>, aventure qui, comme le remarque avec justesse Bernard Bray, n'est rien d'autre qu'un prétexte pour nous donner un « manuel de survie à l'usage des apprentis explorateurs »<sup>38</sup>. Les héros doivent comprendre un paysage, savoir reconnaître les bruits, les cris d'animaux, distinguer les parfums, etc. Ce scoutisme, en offrant à l'enfant des activités en plein air et des jeux, permet non seulement d'apprendre comment se débrouiller dans des situations difficiles, mais surtout de comprendre la nature, d'en apprécier la valeur, de l'aimer tout simplement.

Cette vérité pédagogique se laisse voir le mieux dans l'attachement de tous les héros au travail manuel dans les champs et dans la forêt. Ce qui est frappant dans le roman, c'est la mise en valeur presque physiocratique du travail sur le sol comme source du bonheur et d'un développement psychique et physiologique normal. Quand le vieillard-narrateur propose à Paul un voyage bien lucratif en Inde dans des buts commerciaux, celui-ci répond avec indignation: « Pourquoi voulez-vous que je quitte ma famille pour je ne sais quel projet de fortune? Y a-t-il un commerce au monde plus avantageux que la culture d'un champ qui rend quelquefois cinquante et cent pour un? »<sup>39</sup>. A vrai dire, la réponse de Paul est loin de vouloir s'inscrire dans la querelle qui oppose physiocratisme et mercantilisme. Le labeur du champ et du bois est la réalisation la plus parfaite, car la plus complète de la liaison homme/nature. Tout comme cela se présente dans *Emile* de Jean-Jacques Rousseau, l'enfant apprend que l'homme travaille dans la nature et ramasse les fruits de ce que celle-ci lui offre. Filer du coton, élever des poules, tresser des paniers et des étoffes, toutes ces activités s'inscrivent dans le programme pédagogique de Bernardin de Saint-Pierre comme un élément qui non seulement révèle à l'enfant son appartenance au monde de la nature, mais lui assure son développement naturel normal, car conforme aux lois et au rythme de l'univers.

Ce qui est encore plus important, et là, une fois de plus, la comparaison avec la pensée pédagogique de Jean-Jacques Rousseau paraît inévitable, c'est la valeur morale du travail que doit découvrir l'enfant. Dans *Paul et Virginie*, le travail manuel devient une valeur prépondérante, un véritable

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, pp. 93-97.

<sup>38</sup> BRAY, *op. cit.*, p. 863.

<sup>39</sup> *Paul et Virginie*, p. 117-118.

sens et but de l'existence humaine lorsqu'il s'adresse au bonheur d'autrui. Autrement dit, le travail n'a de sens que par son utilité aux autres, quand il est exécuté pour la félicité de tous les membres de la communauté. Dans le roman de Bernardin de Saint-Pierre, tous consacrent leurs efforts et activités au bien des autres, ce qui est non seulement la source de leur bonheur collectif, mais aussi, sinon avant tout, une manière de s'améliorer, de devenir meilleur.

La question de la dimension morale du travail fait partie d'un projet pédagogique plus large, selon lequel la morale devient le fondement nécessaire et inébranlable de toute éducation. La mère de Paul transmet cette vérité à son fils dès les premiers jours de sa vie: « On ne fait son bonheur, disait-elle, qu'en s'occupant de celui des autres »<sup>40</sup>. Le sens de cette vérité pédagogique est visiblement de faire naître chez l'enfant le sentiment de solidarité avec autrui, de montrer que le bien dispensé aux autres est une valeur suprême qui donne à la vie un sens profondément communautaire. Alors que Paul et Virginie sont encore petits, leurs mères leur racontent « quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jetée par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits les âmes sensibles de leurs enfants s'enflammaient; ils priaient le ciel de leur faire la grâce d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux »<sup>41</sup>. L'objectif didactique est donc bien clair: il s'agit d'émouvoir l'enfant, d'éveiller en lui des sentiments de compassion et de solidarité et, par là, de l'inviter à faire du bien, conformément au principe selon lesquels « les images [...] du malheur nous instruisent »<sup>42</sup>. Quand les enfants sont plus âgés, ils traduisent ces principes en actes de solidarité concrets. En fait, ils pratiquent, à l'égard des autres, la charité et la philanthropie, en tâchant d'aider tous ceux qui en ont besoin: « C'était une personne affligée qui leur demandait des conseils, ou un enfant qui les priait de passer chez sa mère malade dans un des quartiers voisins [...]. Virginie revenait bien souvent de là les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie, car elle avait eu l'occasion de faire du bien »<sup>43</sup>.

Selon Bernardin de Saint-Pierre, la morale que transmettent les parents doit, malgré tout, s'appuyer sur un fondement solide, universel, afin que ses valeurs soient inébranlables. Dans le roman, c'est la religion qui joue cette

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 107.

fonction pédagogique capitale. L'Évangile, «le meilleur des livres, qui ne prêche que l'égalité, l'amitié, l'humanité, et la concorde»<sup>44</sup> devient le point de départ de toute morale. Pour Bernardin de Saint-Pierre, il ne s'agit pourtant pas de transmettre à l'enfant les principes d'une religion chrétienne entendue comme culte, mais d'une religion naturelle qui s'inspire des textes sacrés: «De temps en temps madame de la Tour lisait publiquement quelque histoire touchante de l'ancien ou du nouveau Testament. Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés, car leur théologie était toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Évangile [...]. Chaque jour était pour eux un jour de fête, et tout ce qui les environnait un temple divin, où ils admiraient sans cesse une Intelligence infinie, toute-puissante, et amie des hommes»<sup>45</sup>. La Bible se révèle donc un guide qui mène vers une vie naturelle, appuyée non sur un rite fixe et dogmatique, mais sur la simple conscience de faire du bien et de désapprouver le mal.

La religion qu'apprend l'enfant est donc celle qui montre la bonté de Dieu et qui est un ensemble de principes qu'il faut appliquer dans la vie communautaire. Pour Bernardin de Saint-Pierre, et là on croit entendre l'écho de la *Profession de foi du vicaire savoyard* du livre IV d'*Emile*, la religiosité est plutôt un don naturel, un sentiment instinctif car inhérent, qu'il faut moins apprendre qu'éveiller, faire sentir et aider à découvrir chez l'enfant. «On ne leur avait appris de la religion que ce qui la fait aimer. Et s'ils n'offraient pas à l'église de longues prières, partout où ils étaient, dans la maison, dans les champs, dans le bois, ils levaient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parents»<sup>46</sup>. Dès lors, la transmission des vérités religieuses n'est rien d'autre que la mise en valeur du sens profondément moral contenu dans la Parole révélée. Bernardin de Saint-Pierre montre cette vérité didactique dans une scène capitale, où les enfants rendent le sens moral universel de la Bible par une pantomime, le «premier langage de l'homme [...], connu de toutes les nations»<sup>47</sup>. Paul et Virginie montrent par la danse et le chant, accompagnés de plus par la musique du tam-tam, certaines scènes de la Bible (l'histoire de Ruth ou de Séphora), en rendant par cette mise en scène théâtrale en plein air leur sagesse morale, en exprimant, dans un langage et dans un contexte naturels, les leçons universelles que contiennent les scènes chantées: «Ces drames étaient

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 108.

rendus avec tant de vérité qu'on se croyait transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine »<sup>48</sup>.

C'est toujours la religion qui nous permet aussi de comprendre l'opinion de Bernardin de Saint-Pierre sur le rôle des lettres dans le système éducatif. Contrairement aux clichés qui résultent d'une lecture hâtive, voire superficielle du texte, et selon lesquels les lettres seraient entièrement condamnées comme incompatibles avec la philosophie de la nature (paradigme, voire opposition: lettres/nature, la culture étant le fruit de la civilisation)<sup>49</sup>, l'auteur de *Paul et Virginie* voit leur importance pour la vie de l'homme et, aussi, pour tout système pédagogique fiable. Comme nous l'avons déjà remarqué ci-dessus, ce type d'éducation n'est pourtant réservé qu'à Paul, tout seul, Virginie étant visiblement exempte de cette tâche<sup>50</sup>. La thèse pédagogique de Bernardin de Saint-Pierre, empruntée surtout à John Locke et bien répandue au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>, est que l'acquisition d'un savoir scientifique exige une formation morale préalable, un état d'esprit pur et non troublé, afin que l'enfant soit bien préparé à recevoir les vérités de la science. « Au milieu de tant de passions qui nous agitent, notre raison se trouble et s'obscurcit; mais il est des phares où nous pouvons en rallumer le flambeau: ce sont les lettres »<sup>52</sup>. Le message didactique est bien clair: la découverte des énigmes de la science est capitale comme but de toute éducation, mais pourtant impossible sans le support de la morale, voire de la religion, qui seule permet à l'enfant de ne pas s'égarer et, surtout, de ne pas s'exposer à des dangers possibles. La base morale est donc décidément le fondement de toute éducation scientifique future. Cette unité de la morale et de la science permet, seule, de rapprocher l'enfant de la découverte des lois de l'univers. Les lettres y sont plus qu'indispensables; elles sont tout simplement un « secours du ciel » offert à l'homme, car « elles approprient toute la nature

<sup>48</sup> *Ibid.*, p.109.

<sup>49</sup> Il serait difficile d'appuyer la thèse d'Alain Boissiro, selon laquelle « L'enseignement que reçoit Paul du vieillard, rendu nécessaire par la séparation [...], reste étroitement lié à la notion d'utilité; ce qui intéresse Paul, c'est seulement ce qui a rapport avec Virginie ». BOISSIRO, *op.cit.*, p. 85. Tout porte à croire que Paul est invité par le vieillard-précepteur à la lecture non seulement pour pouvoir lire ce que Virginie lui écrit de Paris dans sa correspondance.

<sup>50</sup> Cf.: « Si on vient à examiner l'effet que les livres produisent en particulier sur l'esprit des femmes, il s'en trouvera peu qui leur soient utiles, même parmi ceux que l'on croit bons ». *Discours sur l'éducation des femmes*, p. 150.

<sup>51</sup> Voir sur cette question: Fritz-Peter HAGER, *Education, instruction et pédagogie*, dans: *Dictionnaire européen des Lumières*, sous la dir. de Michel Delon, Paris, P.U.F., 1997, pp. 371-373.

<sup>52</sup> *Paul et Virginie*, p. 152.

à notre usage »<sup>53</sup>. Leur rôle est donc capital: «Semblables aux rayons du soleil, elles éclairent, elles réjouissent, elles échauffent; c'est un feu divin [...]. Ce sont des filles du ciel qui descendent sur la terre pour charmer les maux du genre humain »<sup>54</sup>.

L'étude des sciences est indissociable de la lecture. Contrairement à ce qu'il est d'usage de formuler à propos du roman de Bernardin de Saint-Pierre, le livre n'est pas condamné comme fruit de la civilisation, mais, tout au contraire, possède dans le roman une position privilégiée: «Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont écrit avant nous sont des voyageurs qui nous ont précédé dans les sentiers de l'infortune, qui nous tendent la main, et nous invitent à nous joindre à leur compagnie lorsque tout nous abandonne. Un bon livre est un bon ami »<sup>55</sup>. Savoir lire et écrire, faculté absente de la première étape de l'éducation, devient nécessaire dans la phase suivante de l'enseignement. La lecture délivre le message moral suivant: un livre permet à l'homme de se sentir membre de la communauté humaine qui profite du savoir et de l'expérience de ses prédécesseurs. Le livre exprime donc, par ses relations communautaires évidentes, l'idée de transmission du message de génération en génération et, par là, il revêt chez Bernardin de Saint-Pierre une fonction sociale non négligeable. Il est significatif, voire révélateur, que le livre préféré de Paul, tout comme cela se présente dans *Emile* de Jean-Jacques Rousseau, ce sont *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon, épopée pédagogique en prose, véritable manuel d'éducation préparant le duc de Bourgogne au métier de roi. Symboliquement, l'allusion faite à ce roman montre combien l'éducation du garçon – futur membre de la communauté humaine – vise à le faire entrer dans la société, à le rendre citoyen et, par là, à accomplir son éducation.

En guise de conclusion, on peut constater que le plus célèbre roman de Bernardin de Saint-Pierre est un texte qu'il est possible de déchiffrer, sinon comme un traité pédagogique, du moins comme un roman didactique. La forme du roman n'est qu'un prétexte afin de montrer comment «développer en nous et chez nos enfants les sentiments que nous envoie la nature »<sup>56</sup>. Le contexte naturel que propose l'intrigue du roman acquiert les dimensions d'une école où les enfants apprennent à vivre conformément aux lois de la nature. L'île est un endroit où cette éducation peut s'accomplir de la manière

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 134.

la plus parfaite et où, contrairement à l'école traditionnelle, les enfants épa-nouissent leurs facultés, de sorte que « jamais des sciences inutiles n'avaient fait couler leurs larmes; jamais les leçons d'une triste morale ne les avaient remplis d'ennui »<sup>57</sup>. Le message pédagogique est donc bien clair et il montre que seul ce type de formation, à l'opposé de celui qui existe dans les écoles françaises de l'époque, peut faire de l'enfant un homme honnête et bon, donc réaliser les buts de toute vraie éducation. Bernard Bray a donc bon droit de conclure ses réflexions sur le caractère didactique de *Paul et Virginie*, en rangeant son auteur parmi ces « maîtres d'école qui savent critiquer l'école, en construisant sur cette critique un enseignement renouvelé »<sup>58</sup>.

De plus, tout porte à croire que cette dimension pédagogique du roman a été vite découverte par les premiers lecteurs du texte. Comme le remarque Bernardin de Saint-Pierre à propos de son roman, « l'accueil qu'il reçut à sa naissance surpassa mon attente. On en fit des romans, des idylles, et plusieurs pièces de théâtre. On en imprima les divers sujets sur des ceintures, des bracelets, et d'autres ajustements de femme. Un grand nombre de pères et surtout de mères firent porter à leurs enfants venant au monde les surnoms de Paul et de Virginie »<sup>59</sup>. Bien entendu, on pourrait voir se manifester – dans cet enthousiasme de l'époque pour le roman de Bernardin de Saint-Pierre – la fascination que les lecteurs, desséchés par le rationalisme éclairé régnant, dévoilent visiblement à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle vis-à-vis du message philosophique de son récit qui annonce déjà clairement l'esprit romantique. Néanmoins, il semble que l'acte de donner le nom de Paul et de Virginie à ses propres enfants ne soit pas seulement une mode passagère de la charnière des deux siècles (à laquelle d'ailleurs Bernardin de Saint-Pierre, lui-même, n'échappe pas non plus, car il nomme ses propres enfants Paul et Virginie), mais aussi la preuve que les premiers lecteurs découvrent vite dans ce texte un message pédagogique interne qui leur montre comment et selon quelles lois et principes élever ses enfants. On peut supposer que pour les gens d'autrefois, tout comme pour un lecteur attentif du XXI<sup>e</sup> siècle, Paul et Virginie ne sont que les frères et sœurs d'Emile et de Sophie.

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>58</sup> BRAY, *op.cit.*, p. 873.

<sup>59</sup> *Paul et Virginie*, pp. 27-28.

## BIBLIOGRAPHIE

- BARIDON, S.F.: *Le « Harmonies de la nature » di Bernardin de Saint-Pierre. Studi di filologia e di critica testuale*, Milano-Varese, Istituto Editoriale Cisalpino, 1958, 2 vol.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE: *Paul et Virginie*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, chronologie et préface par Robert MAUZI.
- *Voyage à l'île de France*, texte établi par Yves BENOT, Paris, La Découverte/Maspero, 1983.
- *Discours sur l'éducation des femmes*, dans: *Œuvres complètes* (in 12 vol.), Paris, Mequignon-Marvis Libraire, 1818, vol. 12, pp. 121-181.
- BOISSINOT, A.: *Parcours de lecture: Paul et Virginie*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1988.
- BRAY, B.: Sur quelques métamorphoses de «Paul et Virginie», dans: *Formen innerliterarischer Rezeption*, édité par Wilfried Floeck, Dieter Steland, Horst Turk, Wolfenbuttelcher Forschungen, Band 34, Wolfenbuttel, Herzog August Bibliothek, 1987, pp. 135-146.
- FABRE, J.: Paul et Virginie, pastorale, dans: *Lumières et Romantisme*, Paris, Klincksieck, 1963.
- GUY, B.: Bernardin de Saint-Pierre and the Idea of «Harmony», dans: *Stanford French Review*, II,2, 1978, pp. 209-222.
- LANSON, G.: Un manuscrit de Paul et Virginie: étude sur l'invention de Bernardin de Saint-Pierre, dans: *Revue du mois*, 10 avril 1908.
- MAURY, F.: *Etude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, Hachette, 1892.
- MESNARD, P.: Finalité et anthropomorphisme. Le cas Bernardin de Saint-Pierre, dans: *Revue des Sciences humaines*, 48/1947, pp. 295-323.
- MESTRY, Ph.: *Une analyse des macro-structures de « Paul et Virginie »*, Paris, Nizet, 1990.
- NGENDAHIMANA, A.: Les idées politiques et sociales de Bernardin de Saint-Pierre, Bern, P. Lang, 1999.
- RACAULT, J.-M. (sous la dir.): *Etudes sur « Paul et Virginie », et l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre*, Publication de l'Université de la Réunion, Paris, Didier, 1986.
- Bernardin de Saint-Pierre et les vies des Saints: sur quelques réminiscences hagiographiques dans «Paul et Virginie», dans: *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, mars-avril 1986, pp. 179-188.
- Système de la toponymie et organisation de l'espace romanesque dans «Paul et Virginie», dans: *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 242/1986, pp. 377-418.
- REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, numéro spécial, *Bernardin de Saint-Pierre*, septembre/octobre 1989.
- ROULE, L.: *Bernardin de Saint-Pierre et l'harmonie de la nature*, Paris, Flammarion, 1930.
- SOURIAU, M.: *Bernardin de Saint-Pierre d'après ses manuscrits*, Paris, Lecène-Oudin, 1905.
- WARE, J.-N.: *The Vocabulary of Bernardin de Saint-Pierre and its relations to the French Romantic School*, Baltimore, Hopkins, 1927.

WYMIAR PEDAGOGICZNY PAWŁA I WIRGINII  
BERNARDINA DE SAINT-PIERRE

## Streszczenie

Celem studium jest próba odczytania *Pawła i Wirginii*, najsłynniejszego utworu Bernardina de Saint-Pierre, pod kątem zawartych w nim idei pedagogicznych, stanowiących o dydaktycznym przesłaniu owego dzieła. Wymiar pedagogiczny tej wydanej w 1788 r. powieści nie jest z pewnością dominujący i nie dziwi wcale fakt, że został on niejako przytłumiony przez cały szereg refleksji innej natury, jakie tekst ów wzbudza już od przeszło dwóch wieków. Przesłanie pedagogiczne *Pawła i Wirginii* jest jednak bezsporne i wszystko wskazuje na to, że pisarz wykorzystał formę powieści, by – zgodnie z własną intencją wyrażenia w niej „wielu cennych prawd” – zawrzeć w tekście również swoje spostrzeżenia na temat wychowania. Nie jest to z pewnością traktat pedagogiczny w stylu *Emila* Jana-Jakuba Rousseau, ale tekst zawiera tak wiele oryginalnych i konsekwentnych przemyśleń pedagogicznych, że można w nim dostrzec, zarówno poprzez jego formę jak i zwłaszcza poprzez sens zawartych w nim idei, echo russowskiej próby wyrażenia swojej opinii na temat edukacji w powieści *Nowa Heloiza*. Naturalny kontekst powieści Bernardina de Saint-Pierre, wyspa île de France, przybiera wymiar szkoły życia, w której dzieci rozwijają się zgodnie z filozoficznym przesłaniem całego tekstu, jakim jest harmonia naturalnego porządku świata. Przedstawiając konkretne zasady i prawdy, reguły i propozycje pedagogiczne, autor buduje w swej powieści prawdziwy system wychowawczy.

**Słowa kluczowe:** Bernardin de Saint-Pierre, Oświecenie, edukacja.

**Mots clefs:** Bernardin de Saint-Pierre, Lumières, éducation.

**Key words:** Bernardin de Saint-Pierre, Enlightenment, education.